

Lang et Godard, deux monstres sacrés du cinéma confrontent leur art

Fritz Lang à propos de la technique : « Je ne veux pas voir comme une machine, comme un automate. » Jean-Luc Godard, concernant le romantisme : « Le cinéma n'est pas l'art du siècle, c'est l'art de la jeunesse. » Deux phrases parmi d'autres, féroce d'actualité, entendues dans le très mythique *Dinosaure et le Bébé*, titre des conversations Lang-Godard, et l'un des fleurons incontestés de la série « Cinéastes de notre temps » concoctée par André S. Labarthe et Janine Bazin. On ne les remerciera jamais assez...

Flash-back : nous sommes en 1964, quelques mois auparavant Godard a achevé le tournage du *Mépris*, avec, dans le rôle d'un metteur en scène qui s'appelle Fritz Lang, un metteur en scène, heureux faux hasard, qui justement s'appelle Fritz Lang. Au dernier plan du film, on s'en souvient peut-être, Godard s'autorise une hitchcockienne apparition et interprète le rôle du premier assistant langien. Si l'on veut, c'est là un ultime hommage du bébé à son dinosaure d'aîné. L'émotion (que l'on peut pour le coup vraiment qualifier d'intacte) éprouvée à la vision du *Dinosaure et le Bébé* tient pour une bonne part à ce respect timide, à cette admiration pudique de l'ex-critique, déjà devenu à l'époque trublion du cinéma français, envers le « vieux » Lang et ses 42 films au compteur. « Vous connaissez mieux mes films que moi », dit d'ailleurs ce dernier au début de l'entretien.

Pourtant, l'intérêt essentiel du film ne réside paradoxalement pas dans les paroles prononcées par les deux loustics. Pour ne rien dire de la nostalgie fétichiste, genre monstres sacrés réunis, qui, centenaire aidant, ne demande ces temps-ci en de telles occasions qu'à ressurgir. Non, la beauté du *Dinosaure et le Bébé* est tout entière sise dans sa construction. Une vraie construction de film exigeant, avec ses extraits (*M le Maudit*, *le Mépris*) pour une fois intelligemment insérés au fil des conversations, sa très savante utilisation du champ-contrechamp qui ne se contente pas de suivre poussivement le locuteur mais permet d'éprouver de l'intérieur l'alternance de temps morts et de paroles qui disent l'amour (« Vous savez très bien ce que je pense de vous Jean-Luc »), l'orgueil, et, parfois, l'incompréhension revendiquée. Bref, le *Dinosaure et le Bébé* repose avant tout sur un authentique travail de mise en scène. Dans l'épilogue, Howard Vernon, compagnon langien des dernières années, confirme d'ailleurs que le cinéaste considèrerait cet entretien avec autant de sérieux qu'un « vrai » film. L'occasion de voir quelques rushes des dialogues précédents, où Lang dirige lui-même la manœuvre. Moment parfaitement poignant, qui dévoile l'obsession persistance du director dans la gestion de ce qu'il considère visiblement comme étant aussi « sa » création.

Grand film sur le langage Lang maîtrise difficilement le français, Godard joue à plein son rôle d'accoucheur de la parole de l'autre *le Dinosaure et le Bébé* est enfin un document rare sur la pratique concrète, noblement artisanale, du cinéma. Quand Lang empoigne le stylo et explique, croquis à l'appui, comment il conçoit l'organisation d'une scène puis son tournage, c'est bien évidemment l'impeccable mécanique de ses films qui apparaît en filigrane. Volonté maniaquement rigoureuse qui est d'ailleurs l'exacte antithèse du geste godardien. « Vous avez toujours une grande vision », dit Lang. « J'aime mieux l'ensemble que le détail », répond Godard. Deux conceptions différentes du cinéma qui répondent pourtant à une seule et unique certitude : celle, partagée par les deux bonshommes, que tout film réussi est aussi (et surtout) un documentaire sur la vie. Au-delà des anecdotes qui croustillent (on sait que plusieurs séquences, apparemment de vrais dialogues, ont en fait été conçues de toutes pièces au montage, Godard étant parti badiner ailleurs), *le Dinosaure et le Bébé*, à l'instar des rares films qui ne vieillissent jamais, mérite d'être vu pour ce qu'il est : un document exceptionnel sur l'amour du cinéma.